

Martine Tollet

# Les Patakinès de Rafaël



  
Arbre d'Or



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Martine Tollet

# Les Patakinès de Rafaël

CONTES CUBAINS DE LA SANTERIA  
RECUEILLIS AUPRÈS DE RAFAËL LA O DIAZ



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2006  
<http://www.arbredor.com>  
Tous droits réservés pour tous pays

## AVANT-PROPOS

Rafaël La O Diaz est peintre. Né à Cuba en 1964, il a émigré en Belgique au début des années 90. J'ai eu le plaisir de le rencontrer à Bruxelles, peu de temps après son arrivée. Intéressé par les contes et l'oralité, il fréquentait les soirées que j'organisais à l'époque avec Paul Anrieu, à la Maison de la Parole.

Nous avons sympathisé, il m'a montré son travail et j'ai découvert que toute son œuvre était inspirée par une cosmogonie d'un type très particulier. Rafaël m'a alors confié qu'il appartenait à la Santeria ou Regla de Ocha, une religion animiste assez proche du Vaudou et dont l'origine remonte aux premiers Yorubas arrachés du Dahomey et importés dans les Caraïbes au XVII<sup>e</sup> siècle.

Évangélisés par les Espagnols, ces esclaves noirs perpétuèrent en secret leurs traditions et pratiquèrent leur culte à l'ombre même des églises. A travers les saints qu'ils feignaient de prier, ils honoraient leurs Orichas. Ces pratiques clandestines contribuèrent largement à maintenir vivante une culture originale.

Jusqu'à nos jours, l'enseignement de la Santeria ne s'est transmis qu'oralement, et ceci principalement au cours des nombreuses cérémonies qui jalonnent le parcours initiatique des fidèles, comme autant de degrés à gravir.

Dans la Santeria, le Principe suprême, commencement et fin de toute chose, s'appelle Olofi. Il est symbolisé par l'arc-en-ciel ou encore l'ouroboros. Autour de lui gravite tout un panthéon de divinités ou Orichas aux attributions bien spécifiques, comme l'Amour, la Guerre, la Maternité, l'Agriculture...

Lors des fêtes religieuses, les candidats à l'initiation s'entendent raconter des patakinès, petits contes humoristiques qui mettent en scène les Orichas et dénoncent leurs travers. Sous cet aspect bon enfant se cachent, bien entendu, des vérités plus profondes.

Les patakinès sont des histoires bien vivantes. Chacun les raconte à sa manière et les adapte aux circonstances, sans toutefois en modifier le sens.

Rafaël m'a confié ses préférés, tout imprégnés de sa personnalité. Ils m'ont plu et j'ai entrepris de leur donner une forme écrite. J'ai veillé à serrer le récit oral au plus juste en m'inspirant souvent du rythme de la parole du conteur. Cependant, il m'a parfois été nécessaire de puiser dans mon propre bagage et de faire appel

## *AVANT-PROPOS*

à mon propre imaginaire pour combler des lacunes. Ce travail d'écriture, bien qu'il se soit voulu très respectueux, n'a donc aucune prétention scientifique.

Mon souhait est que vous vous laissiez guider par Elegwa, le petit dieu farceur, maître des chemins, et que vous preniez plaisir à découvrir cette mythologie savoureuse.

M. T.

## LA NAISSANCE DU MONDE

D'où vient ce monde ?

Ce monde vient de l'éclatement d'Olokun, la déesse de la profondeur de la mer.

En ce temps-là, qui n'était pas un temps, Olofi, le dieu suprême, vivait sur la terre avec son épouse Olokun. Ils avaient un fils qu'ils avaient appelé Chango.

Chango était un enfant magnifique : les traits de son visage étaient réguliers, ses épaules larges, ses hanches étroites, sa démarche souple. Dès son plus jeune âge, il avait commencé à s'initier à la divination avec les coquillages et les noix de coco. Il était la fierté de ses parents.

Mais quand il eut quatorze ans — qu'avait-il vu dans les coquillages ? — Chango décida de quitter sa famille pour courir le monde. Il partit et nul n'entendit plus parler de lui.

Bien des années plus tard, voilà qu'Olofi et Olokun sont invités à une grande fête dans un village éloigné. Olofi ne veut pas y aller. Il a trop de travail en chantier. Olokun part donc seule.

La déesse a revêtu des vêtements simples et a laissé dans leur boîte ses plus beaux bijoux. Elle ne souhaite pas assombrir la beauté des femmes ordinaires.

Les ripailles achevées, les musiciens ouvrent le bal. Les gens se lèvent pour danser. Un jeune homme s'approche d'Olokun pour l'inviter. C'est un garçon d'une beauté troublante. La déesse se laisse séduire par sa voix de miel.

Ils s'élancent sur la piste. Leurs pas s'accordent si bien qu'ils semblent ne faire qu'un. Un instant, tout le monde s'arrête pour les admirer et puis les rires et les chants reprennent et l'attention se détourne. Alors le bel inconnu attire Olokun à l'écart, et à l'abri d'un buisson, ils font l'amour.

C'est au moment où ils s'apprêtent à rejoindre la fête qu'ils croisent Olofi. Son ouvrage terminé, le dieu suprême avait finalement consenti à s'accorder un peu de bon temps. Il est là, sur le chemin, face au couple encore tout vibrant de plaisir et en un éclair, il perçoit la face cachée de l'affaire :

— Sais-tu qui est ton amant, Olokun ? C'est Chango, ton fils, ton premier-né ! Et toi, Chango, c'est avec ta mère que tu as fait l'amour ! En fuyant la maison, tu avais cherché à éviter cette situation. Tu ne seras donc pas puni. Quant à

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

toi, Olokun, puisque tu n'as pas été capable de reconnaître ton propre enfant, tu quitteras cette terre. Tu descendras vivre au plus profond de la mer, là où il n'y a pas de lumière. Ton visage prendra un aspect à ce point effrayant que quiconque aurait l'audace de vouloir te regarder, mourrait sur le champ.

Ainsi Olokun s'est enfoncée dans les ténèbres de la mer. Elle y est restée cachée, le visage dissimulé sous un masque. Personne, sinon les bateaux coulés, ne descendait jamais jusqu'à elle.

Et neuf mois plus tard, en accouchant de l'enfant de Chango, elle a éclaté.

C'est à cette époque que naquit le premier tambour. On raconte qu'il fut fabriqué dans de la peau de femme. On raconte aussi qu'il résonnait comme une plainte, venue du fond de l'océan.

## LA LANGUE

Olofi, le dieu suprême, a bien du mérite à gouverner le monde. L'agitation de ses enfants et leurs incessantes querelles lui donnent fréquemment vertiges et migraine. Cependant, il n'en souffle mot à personne et reste vaillamment à la barre.

Un jour pourtant, sa fatigue est telle qu'il abandonne sa tâche au beau milieu de la matinée, s'affale dans son hamac et prend à témoin Elegwa, le petit dieu des chemins :

— C'en est trop ! Il me faudrait un assistant. Un homme à qui je confierais les affaires courantes. Va, parcours les villages, mène ton enquête, et ramène-moi celui de mes enfants que tu considéreras comme étant le plus capable de me seconder.

Déguisé en voyageur, Elegwa se met aussitôt à la traque. Il entreprend le ratisage du monde, en long, en large et en travers, à la recherche de l'oiseau rare.

Il se fait héberger dans chaque village, dans chaque hameau. De temps à autre, il déniché un homme réputé pour sa sagesse. Alors, avec son petit air d'enfant innocent, il observe, questionne, écoute... Et découvre malheureusement très vite une faille secrète au digne personnage : un tel est buveur, un autre joueur, celui-ci trompe sa femme et celui-là bat ses enfants comme par plaisir !

Personne donc ne semble digne d'accéder à l'emploi offert par le dieu suprême. Découragé, Elegwa est sur le point d'abandonner ses recherches. Mais voilà qu'il découvre, tout au bout du monde, un dernier petit bonhomme. C'est un humble guérisseur, qui pratique avec succès l'art de la divination. Personne, jamais, n'a regretté d'avoir suivi ses conseils. Il s'appelle Orunla. Il est célibataire et mène une existence frugale.

— Orunla ! Notre père Olofi a besoin d'un adjoint ! C'est un rôle écrasant, certes, mais je te vois resplendissant de force tranquille ! Te sens-tu capable d'assumer cette tâche ?

— Je veux bien essayer !

—Alors en route, sans attendre!

Orunla confie ses poules et sa chèvre à une voisine, emballe deux ou trois vêtements de rechange et prend le chemin de la demeure d'Olofi.

Le maître du monde observe longtemps la recrue sans mot dire, puis, soudainement, lance son premier ordre :

— Ce soir, je veux goûter à ta cuisine! Prépare-moi ton plat préféré.

Orunla s'incline. Il empoigne un panier et se rend au marché. Il achète une langue de vache, du gros sel, des oignons, des carottes, des navets, de l'ail, du thym, du laurier, et s'en revient aussitôt attiser le feu, remuer les chaudrons et préparer un plat à sa façon.

A la tombée du jour, une délicieuse odeur parfume la maison. Olofi s'attable, goûte et se régale :

— Cette langue est vraiment digne du palais du dieu suprême que je suis! Je te félicite, Orunla! Ce repas, mieux que tout discours, m'a révélé tes qualités. Cependant, avant de te nommer au poste d'assistant, accorde-moi un dernier caprice. Prépare-moi pour demain le plat que tu détestes le plus au monde.

Le lendemain matin, Orunla empoigne un panier, se rend au marché, achète une langue de vache, du gros sel, des oignons, des carottes, des navets, de l'ail, du thym, du laurier, et s'en revient aussitôt attiser le feu, remuer les chaudrons et préparer un plat à sa façon.

Le soir venu, Olofi s'attable et s'étonne :

— Mais c'est la même recette qu'hier! Comment la langue peut-elle être à la fois ce que tu aimes et ce que tu détestes le plus au monde?

— La langue, Olofi, n'est-elle pas la meilleure et la pire des choses?

Olofi sourit. Orunla est bien l'homme qu'il cherchait. Il lui confie IFA, le Livre sacré et fait de lui le Maître de la Parole, le premier des chamans.

## LA FÊTE DE LA MUSIQUE

*Tata Tatata Tatatam.*

Un soir, c'était à l'aube des temps, les Orichas entendirent pour la première fois battre le grand cœur du monde dans les tambours sacrés. Obatala venait d'inventer la musique et l'offrait en partage à ses enfants.

*Tata Tatata Tatatam.*

Ils coururent tous se rassembler dans la clairière. Leur sang bouillonnait dans leurs veines, leurs pieds martelaient le sol, leurs mains frétilaient et leurs reins tanguaient.

Ce fut la première fête.

*Tata Tatata Tatatam.*

Un épais rideau blanc, tendu entre deux arbres, voilait l'origine de cette grande pulsation toute neuve.

— Ne cherchez pas à violer le secret de la musique, avait recommandé Obatala.

Et pour éviter aux curieux de succomber malgré tout à la tentation, il avait chargé Elegwa et la chèvre noire de monter la garde auprès du rideau.

*Tata Tatata Tatatam.*

Les Orichas haletaient, habités par le désir fou de s'offrir à ces rythmes.

Obatala vit cela et inventa aussitôt la danse.

— Viens, Chango, que je t'enseigne à ordonner tes pas... A toi maintenant Ochun... Viens Orunla...

Tous apprenaient consciencieusement les figures et les enchaînements particuliers qui témoigneraient désormais de leur nature profonde.

Tous ou presque. Elegwa, consigné à la garde du rideau, n'en pouvait plus d'attendre son improbable tour. Il aurait voulu se glisser dans la peau de chacun de ses frères, de chacune de ses sœurs. Il finit par oublier le rôle qu'Obatala lui avait assigné et il vint se mêler aux danseurs. Il imitait tantôt l'un, tantôt l'autre, mélangeait les figures, s'embrouillait, riait, recommençait...

LES PATAKINÈS DE RAFAËL

Pendant ce temps, la chèvre noire restait seule à monter la garde. Elle n'avait pour sa part, aucune envie de danser. Par contre, ce qui l'intéressait, c'étaient les tambours sacrés. Leur son vibrait étrangement en elle, comme si son propre cœur se trouvait au centre même de ce martèlement. De quoi pouvaient-ils bien avoir été fabriqués ?

Abandonnée par Elegwa, la curieuse oublie l'interdit prononcé par Obatala, elle s'approche au plus près du rideau blanc, elle tourne et vire et flaire et frôle... Et soudain...

*Tata Tatat' Tatatam*

Les danseurs s'arrêtent, se regardent et regardent la chèvre :

— Pourquoi pleure-t-il le tambour Iya, le tambour-mère ? Pourquoi ? Pourquoi ?

La chèvre prend son air le plus candide.

La danse reprend. Mais soudain...

*Tat' Tatat' Tatatam*

Les danseurs s'arrêtent, se regardent et regardent la chèvre :

— Pourquoi pleure-t-il, le tambour Itotele, le tambour-père ? Pourquoi ? Pourquoi ?

La chèvre prend son air le plus angélique et la danse reprend. Mais cette fois Elegwa surveille le rideau du coin de l'œil. Et soudain...

*Tat' Tatat' Tat'tam*

Les danseurs s'arrêtent :

— Pourquoi pleure-t-il, le tambour Okonkolo, le tambour-enfant ? Pourquoi ? Pourquoi ?

La chèvre prend son air le plus innocent, mais Elegwa se précipite devant Obatala :

— J'ai tout vu ! C'est la chèvre ! Elle l'a fait derrière mon dos ! Comme ça ! D'un coup de cornes dans le rideau !

La chèvre noire prend un air contrit, mais c'est bien inutile, Obatala, déjà, prononce sa sentence :

— La chèvre, tu voulais savoir de quoi étaient faits les tambours ? Désormais, tu ne le sauras que trop, car de ce jour, les tambours seront taillés dans ta propre peau. Et puisque tu as gâché la première fête du monde, ta chair sera au menu de toutes les fêtes à venir. Quant à toi, Elegwa, comme tu n'as pas eu la patience

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

d'attendre que je t'enseigne ton propre pas, tu seras condamné à imiter tantôt l'un, tantôt l'autre de tes frères.

## LE TCHÉKÉRÉ D'OCHUN

Tchic et Tchac et Tchic et Tchac  
C'est le chant du tchékéré.  
Après le tambour bata vint au monde le tchékéré.  
C'est Ochun qui l'a créé par amour pour ses enfants.

Ochun pleurait souvent en grand secret.  
A peine élevés, ses enfants la quittaient,  
Se dispersaient, jamais ne revenaient.

— Pauvre Ochun, mère oubliée,  
De mots doux et de chansons  
Tu les berces et les nourris.  
En retour c'est l'abandon  
Dont ils te gratifient.

— Mes larmes ont assez coulé.  
Tout autour de mon giron  
Je saurai les retenir,  
Faire un monde à ma façon,  
A mon amour les asservir.

Ochun a choisi une graine pour chacun de ses petits,  
L'a enfilée sur un brin de coton  
Qu'elle a noué en macramé autour d'un potiron.  
Et voilà le fils à sa mère, attaché,  
Le frère pour toujours à sa sœur, lié.

L'Elegwede, le potiron d'Afrique  
Est devenu ainsi instrument de musique.  
Tchic et Tchac et Tchic et Tchac,  
Vous le savez maintenant

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

Quand le tchékéré résonne  
C'est Ochun qui frissonne  
Par amour pour ses enfants.

Tchic et Tchac et Tchic et Tchac  
C'est du tchékéré le chant.

## OBARA

Olofi était très vieux et malgré l'aide que lui apportait Orunla, sa fatigue était telle qu'un beau jour, il tomba gravement malade. Allait-il mourir? Après tout, peut-être! Pourquoi la mort épargnerait-elle quiconque, fut-ce le dieu suprême?

Olofi résolut donc de prendre ses dernières dispositions et il invita les Orichas, ses enfants, à un ultime repas de fête.

Ils vinrent tous au jour dit, de belle humeur et les bras chargés de cadeaux pour leur père. Il y avait Yemaya, la souveraine de la mer, à la peau nacrée comme une perle d'huître et la torride Ochun, la folle d'amour à la crinière rousse, Chango, le conquérant aux yeux de braise et son frère Ogun, le maître de forge. Il y avait Ochussi, le chasseur et Orichaoko, l'agriculteur. Il y avait Elegwa, le messager, Ossun, le veilleur et bien sûr, le sage Orunla.

Obara, lui, arriva bon dernier et qui plus est, les mains vides. Il bredouilla une excuse :

— Olofi, mon père, pardonne-moi ce retard. C'est à cause de ma femme. A la dernière minute, elle m'a demandé de surveiller les gosses pendant qu'elle allait chercher de l'eau au puits.

Si Olofi sourit avec indulgence à cet évident mensonge, les autres manifestèrent leur réprobation dans un murmure général :

— Joli prétexte!

— C'est cousu de fil blanc!

— Il est vraiment culotté!

— Et il n'a pas apporté de cadeau! Il n'est pas riche, mais tout de même! Un jour comme celui-ci, il aurait pu se fendre!

A vrai dire, ce retard fournissait aux invités un excellent motif pour critiquer ouvertement leur frère. Et s'ils s'en donnaient à cœur joie, c'est qu'Obara n'était apprécié de personne. A cela, il y avait non pas une, mais deux raisons. La pre-

mière était que notre homme passait sa vie à mentir effrontément. La seconde était qu'il adorait dire à chacun ses quatre vérités sans la moindre complaisance. Naturellement, à ce petit jeu-là, Obara s'était gagné l'inimitié générale. Pourtant, il faisait partie de la famille et bon gré mal gré, on se poussa pour lui faire une place autour de la table et le banquet commença.

Quand une à une, les assiettes repoussées signalèrent que les ventres étaient bien remplis, Olofi se leva. Il était pâle et chancelant. Il prit la parole d'une voix frêle et d'un ton solennel :

— Mes enfants, l'heure est venue de vous distribuer votre part d'héritage. Je vous invite à me suivre.

Les Orichas, à la queue leu leu, emboîtèrent le pas à leur père. Olofi ouvrit la porte, sortit dans la cour, marcha tout droit vers la fosse à purin et escalada le fumier. C'est là qu'il cultivait ses potirons. Il sortit son couteau, détacha un à un les fruits mûrs de leur pédoncule et les jeta à ses enfants éberlués :

— Attrape, Orunla ! Celui-ci est pour toi, Chango ! Voilà ta part, Ogun !

Chacun reçut donc dans les bras un potiron, lancé à la volée, comme une grosse balle, par un Olofi soudain ragaillard.

Obara fut servi le dernier. Son potiron était tout petit. Il le rangea prestement dans sa besace, en prévision du repas du soir.

Olofi descendit de son perchoir le sang aux pommettes, le souffle un peu court et le poil en bataille. Il congédia aussitôt ses invités :

— Rentrez chez vous maintenant ! Quant à moi, je suis épuisé, un petit somme me fera du bien !

Un instant plus tard, la porte claquait. Leur père disparu, ils restèrent tous là, à se regarder, bouche bée, leur étrange héritage entre les mains. Chango réagit le premier :

— Notre père est devenu gâteux !

Et les autres enchaînèrent :

— Comme si nous n'avions pas de potirons chez nous !

— Il s'est bien moqué de nous, oui !

— Moi, je ne rapporte pas ça chez moi !

— Ni moi !

— Qu'il se les garde, ses potirons, le vieux !

Un à un, lancés par des bras rageurs, projetés par des mains vengeresses, les potirons d'Olofi se retrouvèrent sur le tas de fumier qui les avait engendrés. Obara, seul, tenta de s'opposer au mouvement général :

— Comment osez-vous ? le dernier cadeau que nous a fait notre père !

Les autres fondirent sur lui, pleins de colère :

— Toi, le menteur, boucle-la ! Tu n'as pas de conseil à nous donner !

Olofi se le tint pour dit. Après tout, ce n'était pas son affaire. Il attendit que tous se soient éloignés, la bouche encore pleine de paroles fielleuses contre Olofi, et il escalada à son tour le tas de fumier, muni d'un grand sac à patates, trouvé dans un coin.

Il eut vite fait de ramasser tous les potirons abandonnés par ses frères et chargé de ce lourd fardeau, il rentra chez lui.

— Ma femme, aujourd'hui, je n'ai pas gagné le moindre sou, mais je rapporte tout une récolte de potirons. Ils viennent du jardin d'Olofi. Nous en mangerons pour le dîner, si tu veux bien ! Tiens, prépare celui-ci, le plus petit, pendant que j'allume le feu.

— Mon homme, Olofi a été bien généreux ! Il y a là de quoi manger pendant huit jours au moins !

Obara sortit pour chercher du bois tandis que sa femme, munie d'un grand couteau, entreprenait de fendre le petit potiron.

— Obara ! Obara ! Viens voir !

Sur la table de la cuisine, le potiron montrait son cœur. Dans les filets de chair orange, là où, d'habitude, se cachent les graines, se nichaient des dizaines de pièces d'or. Un vrai trésor !

— Voilà donc l'héritage qu'Olofi me destinait ! Je me demande ce que contiennent les autres potirons.

Ils les ouvrirent un à un et virent couler entre leurs mains, or, perles et pierres précieuses ;

— Mon homme, ce n'est pas une semaine que nous tiendra le cadeau de ton père, c'est toute la vie !

A partir de ce jour, Obara fut un homme riche : belle maison et beau troupeau.

Les autres Orichas ne comprirent jamais comment ce miracle s'était produit, mais le fait est qu'ils cessèrent de médire de leur frère et ce qui chez lui était

autrefois taxé de grave défaut, passa pour un simple signe d'originalité, à tout prendre, bien pardonnable.

Quant à Olofi, il ne mourut point encore cette fois. D'ailleurs la mort peut-elle avoir raison du dieu suprême ?

Il récompensa Obara de son amour sincère en le nommant dieu de la Justice.

## VÉRITÉ ET MENSONGE

Si Obara prenait tant de plaisir à manipuler la vérité et le mensonge, c'est que déjà, en ces premières heures du monde, il était bien difficile de démêler l'un de l'autre.

Cependant, certains se souvenaient d'un temps où Vérité et mensonge ne se fréquentaient pas. Ils habitaient des villages distincts, séparés l'un de l'autre par une belle et large rivière et les hommes d'alors vivaient en bonne entente : jamais de conflits, jamais de disputes. Chacun pouvait lire en toute clarté dans la pensée des autres et la parole ne servait qu'à chanter l'amitié ou à exprimer la tendresse et l'amour.

Vint un jour de grosse chaleur. Vérité eut envie d'aller prendre le frais au bord de la rivière. Mensonge eut la même idée au même moment.

Ochun, la déesse des amours et des eaux douces, s'éventait nonchalamment sous un cocotier, sur une petite île, au milieu des flots. Elle vit s'approcher les promeneurs, vêtus tous deux d'une élégante tunique blanche, et la chevelure noire savamment tressée en dizaines de fines nattes entremêlées de rubans et de coquillages. Elle se sentit soudain d'humeur joueuse. Elle agita ses eaux en un doux clapotis, fit chanter la cascade sur les pierres moussues et lança vers le soleil des gouttes qui devinrent aussitôt comme des perles d'arc-en-ciel.

Vérité, qui s'était décidé à faire trempette en remontant sa tunique, bien haut sur ses mollets, fut éclaboussé jusqu'aux genoux.

Mensonge, qui baguenaudait sur la rive, trouva l'eau soudain si bleue, qu'il fut pris d'une folle envie d'y plonger tout entier.

Ils s'en furent, chacun de son côté, ôter leur vêtement à l'abri d'une crique.

Oui, mais leur coiffure ? Leur savante coiffure si patiemment échafaudée toute la matinée, allaient-ils la gâcher pour une simple baignade ? Oh que non, alors qu'il suffisait de se dévisser la tête et de l'abandonner elle aussi sur le rivage !

C'est donc ce qu'ils firent l'un et l'autre, le plus simplement du monde, et quelques instants plus tard, deux corps sans visage ondulaient dans l'eau fraîche.

Au milieu de la rivière, Vérité et mensonge ne pouvaient manquer de se croiser :

— Bonjour, qui es-tu ?

— Je suis Vérité, et toi ?

— Je suis Vérité !

— Comment peux-tu être Vérité puisque JE suis Vérité ?

— Comment te reconnaître, tu n'as pas de visage ?

— Tu n'en as pas non plus !

— J'ai laissé ma tête sur le rivage à droite !

— La tête qui est à droite est la mienne ! La tienne doit être à gauche.

— A gauche ? Quelle gauche ? Ma droite est ta gauche !

— Quoi qu'il en soit, cette tête-là est la mienne !

— C'est la mienne !

— Je reconnais mon sourire.

— Je reconnais mon regard !

Une violente dispute éclata. La première dispute du monde, d'ailleurs.

Ochun, effrayée de la tournure que prenaient les événements, crut bon d'intervenir :

— Tout doux ! Je m'en vais arbitrer votre affaire et choisir une tête à chacun de vos corps.

Les deux corps, en beauté, ne s'égalèrent pas. Les visages non plus. Se voulant équitable, Ochun déposa la plus jolie tête sur le plus beau corps et la plus laide sur le plus vilain.

Eut-elle raison ? Rien n'est moins sûr. Car comment expliquer sinon que depuis ce jour-là, la vérité a un corps de mensonge et le mensonge un visage de vérité. A moins que ce ne soit le contraire ?

## LES PERROQUETS

Que ce soit pour une affaire d'argent ou une affaire de cœur, que ce soit pour avoir un enfant ou ne surtout pas en avoir, que ce soit pour vendre ou pour acheter, pour semer ou pour récolter, que ce soit pour n'importe quoi, les gens s'adressaient à Orunla, le devin et guérisseur qui assistait Olofi dans la conduite du monde.

Orunla écoutait chaque plaignant avec une infinie patience et donnait à tous des conseils avisés.

Orunla était vraiment un homme très sage.

Mais Orunla était aussi un homme très seul. Trop seul. Jamais personne, le soir, après le travail, pour le cajoler sur l'oreiller.

L'idée ne lui était jamais venue de se chercher une compagne. D'ailleurs, avec toute cette pratique qui se pressait à sa porte, il n'en aurait pas eu le temps.

Olofi résolut donc de s'occuper de cette question lui-même. Ça tombait bien ! Il avait précisément de petits soucis avec sa dévergondée de fille, la torride Ochun. En faire l'épouse du sage Orunla tempérerait très certainement ses ardeurs ! Le Maître du Monde expérimenta donc ce nouveau corollaire du principe des vases communicants !

Voilà donc Ochun, la déesse de l'Amour, mariée à un homme qui ne s'intéresse qu'aux cauris, aux noix de coco et aux plantes médicinales !

Tromper un mari ordinaire n'est pas vraiment difficile, chaque femme sait cela. Mais comment tromper un mari devin ?

Ochun est donc obligée d'endurer son calvaire et de réserver ses élans à son austère époux.

Cependant, le jour ne tarde pas à venir, où, débordée de désirs, elle n'y tient plus. Oubliant toute prudence, elle quitte la maison vêtue de sa robe la plus affriolante. Elle a crêpé sa chevelure rousse en un chignon choucroute ravageur et s'en va rôder à l'orée de la forêt, là où se promènent les jolis garçons en quête d'intrigues amoureuses.

Très vite, elle en croise un fort à son goût : grand, fort, musclé et bronzé à

souhait, il s'appelle Ogun. Elle a têt-fait de l'attirer à l'écart, derrière un buisson, et de se venger de la négligence de son époux.

Le jeune homme, ému par cette femme, particulièrement experte dans les réalités de l'amour, insiste pour la revoir et l'aventure devient quotidienne.

Au bout de quelques semaines, Orunla se rend à l'évidence, son épouse est métamorphosée. Plus de crises de nerf ni de pleurnicheries, mais un perpétuel sourire rayonnant. Chaque jour une robe fraîche, des perles, des bracelets, des ceintures...

Tiens, elle s'est teint la chevelure!... Tiens, une nouvelle coiffure!... Tiens, mais où va-t-elle ainsi tous les après-midi?

Des pensées troubles assaillent le Sage. Il s'enferme et interroge ses coquillages.

Orunla, expert-conseil dans les affaires d'adultère, découvrira-t-il son propre malheur et surtout, saura-t-il y porter remède?

— Fais un cadeau à ta femme, disent les cauris, c'est son anniversaire!

— Quel cadeau?

— Des perroquets!

Orunla ferme son cabinet de consultation, va au marché, achète cinq jolis perroquets multicolores et les offre le soir même à Ochun :

— Bon anniversaire ma chérie! Ne les enferme surtout pas, ils sont apprivoisés! Ils te suivront, où que tu ailles! Ce sera si joli de les voir voler en couronne autour de ta tête quand tu te promèneras aux abords de la forêt!

— Merci Orunla! Ce cadeau, venu du fond de ton cœur, n'a pas de prix pour moi. Promis, ces cinq oiseaux ne me quitteront pas!

A dire vrai, Ochun les aurait volontiers étranglés, ces cinq petits espions emplumés. Comment faire maintenant pour retrouver son bel amant sans être dénoncée?

Tandis qu'elle réfléchit, elle prépare comme d'habitude la boisson aphrodisiaque qu'elle sert chaque jour à Ogun: du miel, de l'orange, du rhum et un mélange d'herbes dont elle a le secret.

Attirés par l'odeur, les oiseaux s'approchent de laalebasse. Et bien voilà la solution! Elle les attrape un par un, leur ouvre le bec et les soule tout net.

De ce qu'elle a fait cet après-midi-là, ils ne peuvent rien rapporter. Rien à dire non plus le lendemain, ni le jour suivant!

Au bout d'une semaine, Orunla s'inquiète assez de ce silence pour interroger les coquillages :

— Donne de l'huile de coco à boire aux perroquets!

Il s'exécute et le soir même, les cinq bestioles, préservées de l'ivresse, lui racontent par le menu, le rendez-vous dans la forêt.

Pauvre Orunla! Sa peine, il l'a bien cherchée! Qu'a-t-il eu besoin de mener cette enquête?

Olofi, découvrant la mine déconfite de son assistant, l'interroge.

— Ma femme est une catin!

— Qui faire, Orunla, si toi-même, homme sage, tu n'as pu l'assagir? Laisse-la obéir à sa nature! N'est-elle pas, après tout, la déesse de l'Amour?

Orunla suivit le conseil; Il laissa son épouse être elle-même, et il fit bien. L'amour d'Ochun put ainsi s'épancher à loisir sur le pauvre monde qui en avait grand besoin.

C'est plus tard, bien plus tard, l'âge aidant, que vint pour Ochun le temps de la sérénité. Elle devint alors la compagne de travail d'Orunla, son *apétébi*.

Il connaissait l'ordonnance de la Vie, elle connaissait les mystères de l'Amour, ensemble, ils ouvrirent la voie à de nouveaux commencements.

## OSSUN

Savez-vous pourquoi le coq chante dès avant le lever du jour et pourquoi il danse toute la journée d'une patte sur l'autre ? Écoutez bien, enfants, je m'en vais vous le dire !

Au commencement du monde, Olofi avait choisi son fils Ossun comme gardien de sa maison-palais. Ainsi, à longueur de journée, Ossun devait-il rester devant la porte d'entrée et surveiller toutes les allées et venues. C'était une fonction importante, car en ce temps-là déjà, la prudence s'imposait. Un attentat contre le dieu suprême aurait, sans conteste, mis à mal l'ordre du monde ! Mais Ossun ne voyait pas les choses sous cet angle :

— Chango est roi, Ogun maître de forge, Orichaoko dirige l'agriculture, Ochun préside aux affaires de cœur et moi, moi Ossun, je dois jouer au concierge ! Qu'ai-je de moins que les autres ? mon père est injuste !

Et Ossun, au lieu d'accepter son sort et de s'acquitter au mieux de la tâche que le Maître du Monde avait choisie pour lui, se révolta sournoisement. Il était présent à son poste, certes, mais il négligeait complètement ses obligations. Il ne prêtait aucune attention à qui entraît ou sortait du palais, buvait comme un trou et sifflait toutes les filles qui passaient.

Un jour, Elegwa, le farceur, décida de jouer un tour pendable à son frère aîné.

Olofi possédait une très belle chèvre noire, grasse à souhait, qu'il se promettait de sacrifier et de déguster à son prochain anniversaire. En attendant d'être mangée par le dieu suprême, cette chèvre avait toute liberté de paître partout à sa guise, jusque devant le seuil du palais, si tel était son bon plaisir. Tenir à l'œil ce capricieux animal et éviter qu'elle ne s'échappât dans la rue, n'était pas une mince affaire. Ossun avait eu jusqu'à présent bien de la chance de pouvoir déjouer à temps les manœuvres de la bique. Trop de chance sans doute, au goût d'Elegwa.

Le petit dieu fripon alla trouver Ogun, le plus gourmand de tous les Orichas

et lui annonça qu'Olofi lui offrait sa chèvre noire, en remerciement de ses loyaux services. A une condition cependant : Ogun devait venir chercher son cadeau au plus vite et le savourer sans attendre.

Ceci fait, Elegwa, qui adorait se costumer et possédait une vaste garde-robe remplie des accoutrements les plus divers, se vêtit d'un corsage noir doublé de rouge et d'un jupon rouge doublé de noir.

Quelques instants plus tard, une provocante créature habillée de rouge et noir remuait du croupion devant le palais et lançait des œillades enflammées au factionnaire!

Évidemment, ce qui devait arriver arriva! Ce benêt d'Ossun abandonna son poste pour suivre la jolie poupée!

Elegwa entraîna son frère dans la rue principale du village, où se tenait le marché, se cacha derrière un étal, retourna sa jupe, se montra un instant tout en noir, s'éclipsa encore, revint tout en rouge, prit la fuite une nouvelle fois, disparut dans une ruelle, abandonna prestement ses frusques de femme dans un soupirail et courut jusqu'au palais pour y attendre de pied ferme le retour de l'étourdi.

—Ossun, Ossun! Où étais-tu? La chèvre noire d'Olofi a disparu!

—Qu'est-ce que tu racontes? Elle doit être dans le pré!

—Elle n'y est pas!

—Alors dans le verger!

—Elle n'y est pas! Elle s'est sauvée! On l'a volée!

—Volée? Impossible! personne n'est entré, je n'ai pas bougé!

—Au lieu de mentir, va donc la chercher! Olofi a décidé de fêter son anniversaire demain!

Ossun courut partout, passa au peigne fin les rues et les jardins, inspecta chaque bergerie, frappa à chaque porte:

—Qui me dira où est la chèvre noire d'Olofi?

Il eut beau faire, la chèvre resta introuvable. Et pour cause! Ogun n'avait pas attendu qu'Olofi se ravise. Il avait cuit depuis longtemps l'animal sur le grand feu de la forge et s'en était régalé sans rien en laisser.

Ossun revint au palais, avouer en tremblant, sa négligence au dieu suprême. Qu'allait dire Olofi?

Le Maître du Monde réfléchit longuement et prononça sa sentence:

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

—Ossun, tu seras transformé en coq. Ce n'est plus mon palais que tu seras chargé de garder, mais le vaste monde. Chaque matin, tu te réveilleras le premier et tu chanteras pour aider le soleil à se lever. Tout au long de la journée, tu danseras d'une patte sur l'autre pour l'aider à briller. Si tu t'avises de rester les deux pattes sur le sol, la nuit envahira la terre.

Il en fut ainsi et sans doute comprenez-vous mieux maintenant pourquoi le roi de la basse-cour a toujours une patte en l'air.

## L'IGNAME

Aux yeux des ignorants, l'igname peut passer pour une mauvaise herbe : ses tiges sont encombrantes, ses feuilles immangeables et ses fleurs sans grâce.

Mais profondément enfoui sous la terre, l'igname cache un vrai trésor : un long rhizome blanc à la chair délicate, légère et farineuse.

Un seul plan, bien soigné, peut produire une récolte abondante. D'ailleurs ne dit-on pas : « Qui plante une igname dans son jardin, jamais ne connaîtra la faim » ?

C'est Orunla, le devin, qui le premier eut l'idée de cultiver l'igname. Il enterra un jour un tout petit bout de racine dans un coin de son jardin, et pendant tout le restant de la saison, il patienta. Rien de véritablement fatigant !

Quand vint le moment de la récolte, il lui fallut, par contre, faire preuve de courage, de force et de ténacité, pour arracher du sol les rhizomes solidement enracinés.

Orunla s'épuisa à la tâche un jour entier.

Or ce jour-là, Olofi, le dieu suprême, décida soudain de célébrer son anniversaire en grandes pompes. Il faut dire que personne ne savait très bien ni où, ni quand était né le père des dieux, et Olofi, qui adorait les réunions de famille et les gâteries, s'organisait des fêtes bien plus souvent qu'à son tour.

A l'annonce du banquet, tous les Orichas s'empressèrent d'abandonner leurs occupations pour revêtir leurs beaux atours. Ils se rendirent à l'invitation, les bras chargés de cadeaux. Yemaya apportait un plein coffret de perles fines trouvé dans un bateau qui avait sombré au fond de la mer, Ochun, un essaim d'abeilles, Chango, des peaux de bêtes sauvages, Ogun, de nouveaux outils qu'il venait de forger...

Orunla, le sage Orunla, toujours si ponctuel et si déférent, arriva bon dernier avec un gros retard. Il n'avait même pas pris la peine de se changer. Il était torse nu, tout collant de sueur, les reins serrés dans un pagne terreux, mais il tenait

dans les mains un rhizome d'igname, gros et long comme un bras, qu'il brandissait d'un air triomphant :

— Olofi, voici mon cadeau !

Toute l'assemblée fut secouée d'un grand rire sarcastique :

— Regardez-le ! Il n'a rien trouvé de mieux que de déterrer une misérable racine pour honorer notre père !

Olofi, lui, ne rit pas. Il reçut le présent avec gratitude :

— Orunla, mon ami, ne sois pas affecté par leurs moqueries. Je sais, moi, la valeur de ce cadeau et je te promets qu'un jour, eux aussi comprendront.

Le temps passa. Un an, deux ans.

Orunla cultivait toujours l'igname avec patience : il en avait maintenant un plein champ.

Or voilà que l'été vint à s'éterniser : tous les jours un soleil de plomb, pas une goutte de pluie.

La sécheresse s'installa dans le pays, suivie bientôt de son abominable soeur, la famine.

Pour se procurer un peu de nourriture, les riches offraient tout ce qu'ils avaient de plus beau et de plus cher : leurs perles, leurs bijoux, leurs fourrures, leurs outils... Mais que faire de tous ces précieux biens quand il n'y a rien à manger ?

Pendant ce temps, Orunla riait, la bouche fermée. Il sentait que l'heure de sa vengeance était proche.

C'est Chango, l'orgueilleux Chango, qui le premier, frappa à la porte du devin. Il était blême et n'avait plus que la peau sur les os :

— Orunla, par pitié, aurais-tu quelque chose à manger ?

— Je n'ai rien d'autre que ces misérables racines d'igname que tu méprises tant. Cela dit, mon champ en est rempli. Tu peux en prendre autant que tu veux. Seulement, je te préviens, il faudra te casser le cul pour les déterrer.

La nouvelle se répandit dans le village comme une nuée de sauterelles et quelques minutes plus tard, tous les Orichas s'activaient dans le champ d'Orunla. Trouver le début d'une racine n'est pas compliqué. Mais après, c'est qu'il faut tirer, tirer, et encore tirer !

Goguenard, Orunla les regardait peiner, suer, souffler et quand de temps en temps, il en voyait un qui perdait courage, il lui envoyait une claque sonore sur le derrière :

— Pour bouffer, il faut se salir les mains, mon frère !

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

C'est ainsi, dit-on, que les Orichas apprirent l'humilité.

De nos jours encore, à Cuba, les mères mélangent de la poudre d'igname au lait des biberons, pour cultiver cette vertu chez leurs enfants.

Méfions-nous de ne pas avoir à ramasser demain ce que nous jetons aujourd'hui avec mépris.

## COSITA

Il y avait une fois un paysan qui s'appelait Orichaoko.

Orichaoko connaissait tous les secrets de la terre et tous les secrets des étoiles. Il prévoyait la sécheresse et sentait venir la pluie. Il savait à quel moment planter le maïs pour qu'il pousse dru et à quel moment l'arroser. Son jardin était magnifique. Ses potirons, ses ignames, ses avocats étaient superbes.

Mais Orichaoko parfois soupirait. Quelque chose lui manquait. En ces moments-là, il abandonnait sa charrue et allait s'asseoir tout au bout de son champ, au bord de la rivière. Il regardait l'épaisse forêt qui s'étalait sur l'autre rive. Il rêvait.

Un jour qu'il était là, assis à ne rien faire, Orichaoko vit une femme sortir de la futaie. Elle était mince et pâle, enroulée dans une robe rouge sombre. Elle arpenta le rivage, examina soigneusement les lieux, puis retourna au creux des bois.

Orichaoko, troublé, murmura :

— Une femme ! C'est peut-être une femme qu'il me faut !

Le lendemain, à la même heure, Orichaoko était là, à guetter, assis sur ses talons, tout au bout de son champ. La femme, de nouveau, apparut. Elle était armée d'une machette. Elle commença à couper des branches d'arbres.

— Attends, je vais t'aider, cria Orichaoko.

Mais il était trop loi, la rivière faisait trop de bruit. La femme ne l'entendit pas et probablement même, ne l'avait-elle pas vu.

Le jour suivant, Orichaoko était à son poste d'observation dès l'aube. La femme revint encore. Avec les branches qu'elle avait coupées, elle se construisait une cabane sur la grève et quand ce fut fait, elle s'y installa.

Les jours coulaient. La femme allait et venait, vaquait à ses occupations, menait sa vie. Orichaoko, lui, pouvait à peine la quitter des yeux. Il négligeait

complètement son travail. Dans son champ, le maïs faisait pitié, tant il était desséché.

— Il faut que j'aie la trouver, se dit-il. Je lui demanderai de m'épouser et elle viendra vivre ici avec moi.

Oui, mais pour rejoindre cette femme, il fallait pouvoir traverser la rivière. Or, c'était une rivière profonde et tumultueuse, pleine de cascades et de tourbillons. Il n'y avait pas de pont et Orichaoko ne savait pas nager.

Mais rien ne saurait arrêter un cœur épris. Orichaoko descendit sur la berge, se coucha à plat ventre dans l'herbe et approcha sa bouche de l'eau :

— Rivière, écoute-moi ! Je suis amoureux de cette femme qui vit de l'autre côté. Laisse-moi passer.

— Pour ma peine, me feras-tu un cadeau ? répondit la rivière.

— A mon retour, j'aurai pour toi une petite chose.

Alors la rivière coucha ses eaux très bas. Elle les écarta et découvrit, au creux de son lit, un sentier de gravier blanc. Il était si étroit qu'on pouvait à peine y poser un pied devant l'autre, mais Orichaoko put traverser à sec.

La femme à la robe rouge reçut Orichaoko. Elle s'appelait Ocha, mais quand il lui demanda son nom, elle répondit : Cosita.

— Veux-tu m'épouser, Cosita ? Veux-tu venir vivre avec moi de l'autre côté de la rivière ?

— D'accord, emmène-moi !

Les voilà au bord de la rivière. Les eaux étaient toujours écartées. La femme s'engagea la première sur le petit chemin étroit et sec. Après quelques pas, elle se retourna, le visage anxieux. Orichaoko voulut la rassurer :

— N'aie pas peur, Cosita !

Cosita ! Je ne sais si vous savez ce que signifie « cosita » en espagnol. La rivière, elle, le savait ! Cosita, ça veut dire « petite chose ». Alors la rivière se dit :

— Voilà donc le cadeau qu'Orichaoko me destine !

Aussitôt, elle referma ses eaux et avala son dû.

— Cosita ! Cosita ! Cosita !

Sur la rive, Orichaoko criait comme un perdu.

— Encore quelque chose pour moi, se dit la rivière.

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

Elle se gonfla alors en une grosse vague, vint cueillir Orichaoko sur le rivage et l'emporta lui aussi, quelque part, dans les noires entrailles de la terre.

Voilà, c'était l'histoire d'Orichaoko, celui qui, sans le savoir, avait voulu épouser Ocha, la déesse de la mort.

La mort, une petite chose, n'est-ce-pas ? Une « cosita » !

## I BELLIS

Il était une fois deux enfants, nés le même jour, du grand ventre fécond de la déesse Ochun. Deux petits garçons en tout point semblables : même tendres boucles crépelées, même malice au fond des prunelles, même canines dévoreuses de vie. L'un se nommait Iné, le Bon, l'autre Ossobo, le Mauvais.

Mais lequel était le Bon, lequel le Mauvais ? Allez savoir ! Impossible à qui-conque, fut-ce leur mère, de les différencier ! Par conséquent, on ne parlait d'eux qu'au pluriel et on les appelait simplement I Bellis, les Jumeaux.

Dans le village, leur naissance avait été saluée comme une grâce et les deux garçonnetts faisaient l'objet d'une véritable vénération. Ochun elle-même, qui pourtant avait mis au monde et élevé une multitude d'enfants, cachait mal une préférence pour ces deux-là.

Quoi d'étonnant dès lors à ce que les jumeaux, qui n'avaient rien fait pour mériter tant d'honneur, soient devenus en grandissant, les pires garnements que la terre eût portés.

Des garnements, c'est vrai, toujours prêts à jouer des tours pendables aux voisins, mais pas vraiment des vauriens. Il faut se souvenir en effet que c'est à eux que l'on doit l'invention des maracas. Qu'ils soient remerciés pour cela ! La danse, sans les maracas, aurait été, reconnaissons-le, inimaginablement ennuyeuse, aussi fade que de la soupe sans sel !

L'événement s'était produit alors qu'ils étaient encore tout petits.

Il faut vous dire que la séduisante Ochun, leur mère, avait pris l'habitude, pour vaquer librement à ses occupations, de les confier aux branches accueillantes d'un grand calebassier qui poussait au bord de la rivière. Les jumeaux avaient grandi dans cet arbre comme dans les bras d'un ami. Ils n'en descendaient pratiquement jamais et s'y livraient à mille jeux intrépides, comme de vrais petits écureuils.

— Vous finirez par tomber et vous casser le cou ! gémissait la pauvre Ochun.

Eh oui ! Elle n'avait pas tort, leur maman ! Un jour qu'elle avait fort à faire

ailleurs, Iné perdit l'équilibre. Ossobo tenta en vain de le retenir. Ce fut la chute, au beau milieu de la rivière, là où l'eau est profonde et roule à gros bouillons.

—Au secours! Au secours!

Il n'y avait personne aux alentours pour entendre leurs cris. Pas âme qui vive pour leur tendre une perche. Les jumeaux, de toute évidence, allaient périr noyés.

—Au secours! Au secours!

—Les appels déchirants des marmots firent tant frémir le bon vieux calebasier, l'ami de toujours, qu'il en perdit deux fruits. Les petites calebasses vinrent tomber dans l'eau, juste à la portée des mains des enfants. I Bellis se cramponnèrent fermement à ces bouées de fortune et en toussant, et en crachant, remirent pied sur le rivage.

I Bellis n'étaient pas des ingrats. Ils ne jetèrent pas tout aussitôt ces calebasses auxquelles ils devaient la vie. Bien au contraire, ils les conservèrent précieusement. Quand elles furent sèches, l'idée leur vint de les ouvrir, de les remplir de petits cailloux et de leur donner un manche... Et voilà, vous avez compris comment sont nées les maracas.

Les années passèrent. I Bellis, qui avaient hérité du charme de leur mère, étaient devenus de séduisants adolescents auxquels peu de jeunes filles résistaient. Et les deux coquins, se faisant passer l'un pour l'autre et l'autre pour l'un, multipliaient les aventures galantes sans trop se fatiguer en préliminaires!

Un matin — ils étaient ainsi, tout à leurs amours — un villageois affolé vint les tirer du lit:

—I Bellis, I Bellis, il n'y a que vous pour nous aider! Iku, la Mort, a débarqué cette nuit. Elle campe à l'entrée du village. Elle menace de sa faux quiconque tente d'aller récolter de la nourriture aux champs. I Bellis, nous n'avons pas de provisions dans les greniers. Dans une semaine ou deux, nous serons tous morts de faim.

Les jumeaux, cette fois, n'avaient plus le choix. Il leur fallait poser cet acte héroïque que l'on attendait d'eux depuis leur naissance.

—Va brave homme, et rassure les gens. D'ici ce soir, Iku aura déguerpi!

Réconforté, le bonhomme partit en courant. Les deux jeunes gens restèrent longtemps dans un profond silence et puis, d'un seul coup, la même idée leur vint. Ils avaient leur plan!

Ce qu'ils firent ? Je m'en vais vous le dire !

Iné, à moins que ce soit Ossobo, vint se planter face à la dame squelettique qui barrait le chemin, pendant que son frère jumeau restait caché, à quelques pas, bien dissimulé derrière un gros tronc d'arbre et entonna un chant :

— Iku, Iku,  
Voulez-vous jouer ?  
Iku, Iku,  
Voulez-vous danser ?  
Tchekede Tcheke  
Tchekede Tcheka  
Écoutez ma maraca !

Le drôle secouait tant et tant son petit instrument, que la Mort finit par se sentir des fourmis dans les jambes. Elle commença à se trémousser et l'autre continuait à chanter :

— Tchekede Tcheke  
Tchekede Tcheka  
Qui de vous ou moi  
Le premier se fatiguera ?  
Tchekede Tcheke  
Tchekede Tcheka  
Celui qui gagnera  
De l'autre fera  
Ce qu'il lui plaira.

Elle dansait, elle dansait Iku ! Elle dansait avec Iné. Elle dansait sans s'essouffler.

Elle dansait, elle dansait, la Mort, elle dansait sans s'arrêter.

Iné, lui, était un peu las :  
— J'ai besoin de faire pipi !  
— D'accord, vas-y !

Iné disparut derrière les fourrés et un instant plus tard, Ossobo bondissait à sa place sur la piste :

— Tchekede Tcheke  
Tchekede Tcheka  
Écoutez ma maraca !

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

Elle dansait, elle dansait, Iku. Elle dansait, elle dansait, la Mort. Elle dansa tant qu'elle finit par s'essouffler :

— Plus besoin de faire un petit pipi, jeune homme ?

— Si bien sûr, pourquoi pas ?

Osobbo disparut. Iné revint à sa place, tout frais, tout dispos :

— Tchekede Tcheke

Tchekede Tcheka

Écoutez ma maraca !

Il dansait Iné, il dansait à un rythme d'enfer. Iku, fatiguée, commença à s'em mêler les pieds et soudain, vlan, elle s'affala dans la poussière :

— Tu as gagné, jeune homme ! Que feras-tu de moi ?

— Contre la Mort, que puis-je faire ? Va-t-en seulement loin de chez nous et ne reviens pas de sitôt !

Voilà, Mesdames, Messieurs, comment I Bellis se montrèrent dignes de l'espoir qu'on avait placé en eux dès le jour de leur naissance.

Et sans doute, ne pouvait-il en être autrement.

## BABALU-AYÉ, LE DIEU LÉPREUX

C'était l'heure de la sieste. Le roi Chango prenait ses aises à l'ombre d'un arbre. Par jeu, il lançait négligemment sur le sol ses coquillages divinatoires.

— Occupe-toi de ton frère malade, dirent les cauris.

Chango avait pour unique frère, le forgeron Ogun et Ogun se portait comme un charme.

— Deviendrais-je piètre devin ? se dit Chango.

Il lança encore une fois ses coquillages.

— Occupe-toi de ton frère malade, dirent les cauris.

— Aurais-je un autre frère, se dit Chango, un frère inconnu ?

Sans attendre, il convoqua tous les hommes du village :

— Si l'un d'entre vous est mon frère, qu'il lève la main !

Dix mains, cent mains se levèrent. Certains même levèrent les deux. Embarrassé, Chango appela Elegwa à la rescousse :

— Lequel de ceux-là est mon frère ?

Le petit dieu farceur, le génie des chemins, qui en tout voit clair, répondit :

— Aucun de ceux-là n'est ton frère ! Ils veulent tous profiter de l'honneur, mais ce sont des usurpateurs.

— Alors, où est mon frère, Elegwa ?

— Il se cache au fond d'un bois. Il a peur.

— Va le chercher ! Ramène-le moi !

Elegwa s'élança, comme vif-argent, chercha par les chemins et les sentiers, fouilla les bosquets et les fourrés, et s'arrêta finalement au seuil d'une caverne :

— Babalu-Ayé ! Babalu-Ayé !

De la caverne, sortit timidement un homme au teint terreux, dont la jambe droite était rongée par la lèpre. Il était à peine vêtu — quelques sacs de manioc grossièrement assemblés — et en signe de bannissement, ses coquillages étaient cousus sur cet habit d'infortune.

— Accompagne-moi au village, Babalu-Ayé ! Le roi Chango te fait chercher.

Le lépreux se présenta devant Chango, monté sur une chèvre noire. Le roi lui prit doucement la main :

— Parle-moi, mon frère, que t'est-il arrivé ?

Alors Babalu-Ayé raconta son histoire :

— C'était, dit-il, il y a bien longtemps. Du temps où toi-même tu courais le monde à la poursuite du vent. J'avais reçu d'Olofi le don de guérir les enfants malades. Je devinais leur mal grâce à mes coquillages et je les soignais avec toutes sortes de plantes dont j'ai le secret. Souvent les mères m'apportaient des poulets, des œufs ou des fruits, en remerciement de mes soins. Mais parfois, elles étaient trop misérables pour me payer. Alors, en pleurant, elles m'offraient la seule chose qu'elles possédaient : leur pauvre corps de femme.

Au début, je les ai farouchement repoussées. Puis, peu à peu — elles étaient si belles et c'était si simple — j'ai cédé à la tentation. Je suis devenu ainsi le plus grand fornicateur du village. Tous les hommes connaissaient ma manière d'agir, mais aucun n'osait protester. Jusqu'au jour où j'ai attrapé la lèpre et où j'ai contaminé un enfant. Alors, ils m'ont arraché mes beaux vêtements, ils m'ont vêtu d'oripeaux sur lesquels ils ont cousu mes cauris, et ils m'ont chassé. Depuis lors, j'ai vécu, silencieux, dans une caverne, avec la lèpre pour seule compagne.

Chango répondit :

— Mon frère, ton isolement est terminé. Mets-toi en chemin. Je sais qu'un royaume t'attend, quelque part où des hommes ont besoin de toi. Cependant, il te faudra longtemps le chercher. Pour t'aider, je te donne ces deux chiens : Niame et Yuka. Leur flair est excellent, ils t'aideront à t'orienter. Je t'offre aussi ce sac à médecine, rempli de graines de potiron. Plante ces semences de sagesse dans ton nouveau pays et sois heureux !

Babalu-Ayé remercia et se mit en route, le sac à remèdes en bandoulière et le bâton au creux du poing.

Il marchait avec autant de vaillance que le lui permettait sa jambe déformée. Il suivait les chiens et les chiens avançaient sans hésiter.

Tout alla bien jusqu'au jour où, parvenus à un carrefour de trois chemins, Niame voulut prendre à gauche, Yuka voulut prendre à droite. Les chiens se chamaillèrent, se mordirent, s'arrachèrent les poils, jusqu'au coucher du soleil, sans toutefois se mettre d'accord. Babalu-Ayé, qui attendait paisiblement la fin de la dispute, assis au pied d'un arbre, finit par s'endormir.

Le lendemain matin, nouvelle bagarre. Cette fois Yuka prétendait aller à gauche et Niame à droite.

Les chiens se disputèrent ainsi six jours durant. A l'aube du septième jour, Babalu-Ayé prit son bâton, mit son sac en bandoulière et sans attendre le réveil de ses chiens querelleurs, s'engagea d'un pas ferme sur le sentier du milieu.

Quelques instants plus tard, il sentit sur ses mollets, le souffle de ses deux compagnons à quatre pattes enfin réconciliés.

Et c'est ainsi qu'après bien des semaines, Babalu-Ayé arriva dans la contrée la moins avenante qui soit. La sécheresse y sévissait depuis longtemps. La terre n'y était que tourbillons de poussière rouge. Les enfants squelettiques y pleuraient de soif, des mouches plein les yeux, et les parents se lamentaient.

Curieusement, l'arrivée d'un étranger sembla donner un peu d'espoir à ces pauvres gens :

— Homme, il est dit que la pluie nous viendrait par la grâce d'un voyageur venu de loin !

— Allons, dit Babalu-Ayé, donnez-moi une pelle !

Il se mit à entamer la terre craquelée. A grand peine, il creusa un sillon. Tout en travaillant, il chantait des mots simples, qui de son cœur, montaient à sa bouche :

— Pitié, je te prie, Terre, ma Mère,  
Pardonne leur négligence à tes enfants  
Ne les abandonne pas dans le besoin.  
Pitié, je te prie, Terre, ma Mère,  
Ouvre tes flancs à la force de mon Père.

Quand il fut arrivé au bout du champ, qu'il fit le dernier trou dans la terre, sa lèpre tomba dedans et il l'enterra.

Il revint à son premier sillon. Avec son doigt, il creusa les mottes émiettées et y déposa ses graines de potiron. Tout en travaillant, il chantait des mots simples, qui de son cœur, montaient à sa bouche :

— Pitié, je te prie, Ciel, mon Père,  
Pardonne leur négligence à tes enfants,  
Ne les abandonne pas dans le besoin.  
Pitié, je te prie, Ciel, mon Père,  
Et rend fécond le ventre de ma Mère.

*LES PATAKINÈS DE RAFAËL*

Quand il eut enfoui la dernière semence, la première goutte de pluie tomba.  
On dit que Babalu-Ayé, le dieu qui fut lépreux, régna longtemps, avec grande sagesse, sur ce pays qui plus jamais ne connut la sécheresse.

## Table des matières

Avant-Propos .....	4
La naissance du monde.....	6
La langue.....	8
La fête de la musique.....	10
Le tchékéré d'Ochun.....	13
Obara.....	15
Vérité et mensonge.....	19
Les perroquets.....	21
Ossun.....	24
L'igname.....	27
Cosita.....	30
I Bellis.....	33
Babalu-Ayé, le dieu lépreux.....	37



© Arbre d'Or, Genève, janvier 2006  
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : © Slav Djamdjie.

Composition et mise en page: © ATHENA PRODUCTIONS/MT